

Maître Puntila et son valet Matti

BERTOLT BRECHT - GUY PIERRE COULEAU

**UN HOMME
RESPONSABLE
DE SES ACTES
EST UN HOMME
DONT ON PEUT
TOUT CRAINDRE**

mise en scène **Guy Pierre Couleau** texte français **Michel Cadot**
assistantat à la mise en scène **Carolina Pecheny** scénographie **Raymond Sarti**
lumières **Laurent Schneegans** costumes **Sabine Siegwalt**
assistée d'**Annamaria Rizza** musique **Paul Dessau - Philippe Miller**
maquillage **Kuno Schlegelmilch**

avec **Pierre Alain Chapuis - Luc Antoine Diquero - Sébastien Desjours**
François Kergourlay - Nolwenn Korbell - Pauline Ribat - Rainer Sievert
Fanny Sintès - Serge Tranvouez - Jessica Vedel - Clémentine Verdier

PRESSE

Pascal Zelcer 01 48 02 44 94 - 06 60 41 24 55

pascalzelcer@gmail.com

Francesca Magni - La Strada et Cies - 06 12 57 18 64

francesca.magni@orange.fr

Centre Dramatique National du Val-de-Marne en préfiguration
Théâtre
des
Quartiers
d'Ivry

01 43 90 11 11

www.theatre-quartiers-ivry.com

Liste Presse Maître Puntila et son Valet Matti

Jeudi 11 octobre

Jean-Luc Bertet / JDD

Vendredi 12 octobre :

Catherine Robert / La Terrasse

Vendredi 19 octobre :

Valérie Beck / Version Fémina, Suppl. JDD

Jean-Pierre Léonardini / L'Humanité

Pierre François / France Catholique

Stéphanie Fromentin / France inter

Myriem Hajoui / A Nous Paris

Samedi 20 octobre

Gille Costaz / Politis et Webthea

Vendredi 26 octobre :

Marie-Céline Nivière / Pariscope

Mardi 13 novembre :

Jacques Nerson / Nouvel observateur

Nedjma Van Egmond / Théâtral Magazine

Chantale Boiron / UBU

Martine Silber / Blog

Jean Grapin / revueduspectacle.com

Samedi 19 novembre

Dominique Darzacq / Syndicat de la critique + Webthea

Jeudi 22 novembre

Thérèse Lombard / France 2

Emmanuelle Bouchez / Telerama,

Lundi 7 janvier

Alexandre Laurent / IDFM

Jack Dion / Marianne

Igor hansen Love / l'Express

Judith Sibony / Blog Le monde.fr

Thomas Baudeau / Fousdethéâtre.com

Sylviane Bernard Gresh / Telerama

Micheline Rousselet / SNES

Dany Toubbiana / Theatrorama.com

Annick Drogou / Spectacles Selection

Martine Piazzon / froggy delight,

Chantal Ozouf / Radio Soleil

Jacques Vallet / Le canard enchainé

Jean-François Cadet / RFI

Jean-Claude Rongéras / France2.fr
Gilles Charlassier / The parisian
Ralf-Peter Westphal / Art West International
Odette Cournot / RCJ
Karim Haouadeg / Revue Europe

Jeudi 10 janvier

Myrto Reiss + David Larre/ Au pouleiller.org,
Yves Perennou / La lettre du spectacle
Stéphane Capron / France Inter et sceneweb.com
Jean Chollet / Webthea.com

Vendredi 18 février

Pierre Corcos / Réforme

Samedi 19 février

Yonnel Liégeois / NVO
Micheline Servin / Les Temps modernes

Dimanche 20 février

Guy Flattot / Franceinter.fr

Dimanche 27 janvier

Armelle Héliot / Le figaro

Radios :

FRANCE MUSIQUE / Les traverses du temps avec Marcel Quillévéré – Nolwenn Korbell et Guy Pierre Couleau – Jeudi 3 janvier à 18h15

FRANCE BLEU / Interview téléphonique Guy Pierre vendredi 18 janvier entre 17h et 17h15

IDFM / Interview GP et Luc Antoine Diquero par Alexandre Laurent – arrivée à 10h30 – samedi 12 janvier 2013

RFI / Emission Vous m'en direz des nouvelles – Interview de Guy pierre Couleau et Pierre Alain Chapuis par Jean –François Cadet - mardi 22 janvier entre 9h10 et 10h

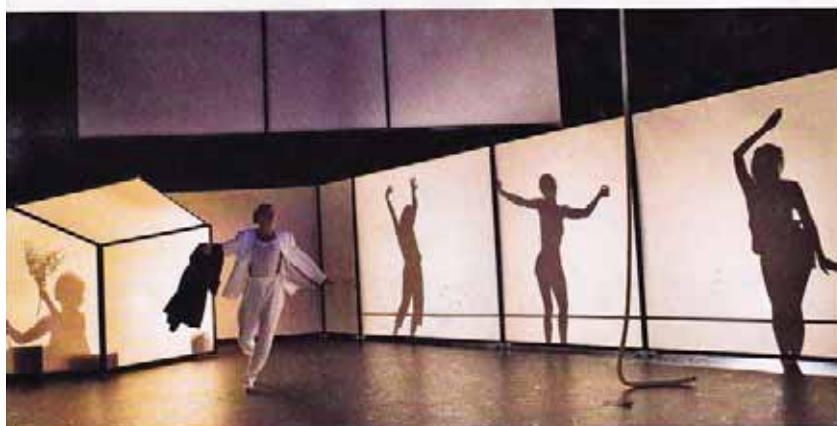
Autres :

Interview Guy Pierre Par Catherine Mercadier du Journal Ivry ma ville le 21 décembre
Interview Guy Pierre Couleau par Yves Perennou de la Lettre du Spectacle

Télérama

semaine du 2 au 8 janvier 2013

SCÈNES



MAÎTRE PUNTILA ET SON VALET MATTI

THÉÂTRE
BERTOLT BRECHT

Le rapport maître/serviteur selon Brecht. La mise en scène de Guy Pierre Couleau pointe la dualité des personnages et l'ironie sous l'analyse marxiste.

L Sacré Brecht! En 1940, de son exil finlandais, il eut la force d'écrire une vigoureuse comédie. Ainsi se justifiait-il dans le prologue au public ouvrant *Maître Puntila et son valet Matti*: « *Le combat est sévère mais c'est une comédie qu'il nous a plu d'écrire...* » Comédie « populaire », précise aussi le dramaturge allemand, visant comme toujours l'édification du plus large public possible. Dans *Puntila*, il met en effet le paquet pour que le message – une fable sur l'inexorable soumission des pauvres face aux puissants – passe à travers la plus franche rigolade.

Ancrée dans la réalité rurale finlandaise, la pièce enchaîne les tableaux et mêle tous les styles, du grotesque au contemplatif (ah! les forêts de bouleaux sous la lumière retrouvée de l'été!). Brecht, en bon marxiste, oppose Puntila le propriétaire foncier à Matti son chauffeur, flanqué de tous ceux qui n'ont que leurs bras pour travailler. Mais entre possédants et journaliers, les relations sont complexes. Puntila, imbu de lui-même, assomme Matti de

ses discours autocentrés mais devient « presque humain » quand il a bu. Ce dont son valet, pourtant soucieux de garder la distance, convient: « *Quand il est soûl, il a en lui un feu véritable; quand il est soûl, je ne voudrais pas qu'il me méprise.* » Brecht semble ici davantage inspiré par l'ironie d'un La Fontaine ou d'un Molière que contraint par la brute dénonciation politique.

Guy Pierre Couleau, directeur de la Comédie de l'Est, monte avec *Puntila* son premier Brecht et réussit le pari d'une légèreté au tranchant suraigu. Façon film muet, puisqu'il dit s'être inspiré du Chaplin des premiers courts métrages, c'est en noir et blanc qu'il façonne l'espace à volonté (l'hôtel du bourg, le domaine, le sauna, le village). Les acteurs y promènent leurs costumes de provinciaux chics à chaussures vernies et mimiques assorties. Le fiancé, que Puntila traite toujours de « sauterelle diplomatique », remporte d'ailleurs la palme du corps ridicule (bravo à Sébastien Desjours!). Alors que le duo principal irrigue la mise en scène d'une énergie dévorante. En maître

En noir et blanc et muet façon Chaplin, Couleau a parié sur la légèreté.

Puntila, Pierre-Alain Chapius semble capable d'engloutir des tonneaux d'aquavit. Il assume l'énormité de son rôle entre mots coups de tonnerre et désespoir larmoyant. Son valet, Luc-Antoine Diquero, lui tient le crachoir sans jamais sortir de son énigmatique et volontaire réserve. Bien vu. Il n'y aura pas d'épilogue heureux...

— **Emmanuelle Bouchez**

| 3h10 | Du 7 janv. au 3 fév. au Théâtre des Quartiers d'Ivry (94), tél.: 01 43 90 49 49
| Le 7 fév. à Dôle (39), tél.: 03 84 86 03 03
| Le 22 à Fontainebleau (77), tél.: 01 64 22 26 91
| Du 5 au 7 mars à Angoulême (16), tél.: 05 45 38 61 62 | Du 11 au 13 à Tours (37), tél.: 02 47 84 50 50 | Du 19 au 27 à Strasbourg (67), tél.: 03 88 24 88 24...

QUI-VIVE
MAGIE
DE ET AVEC THIERRY COLLET

L Dans ses spectacles de magie « mentaliste », Thierry Collet branche le décoeur. Et démystifie le geste. On le retrouve ici avec deux de ses compères, l'Italien Carmelo Cacciato et le Flamand Kurt Demey. A grand renfort de gobelets transparents et de pièces sonores, les trois manipulateurs, habillés de chemises chamarrées, nous font prendre conscience – avec humour – de notre immense crédulité. « *Détournement d'attention* », « *parenthèse d'oubli* », « *temps faible* »...

Le cours appliqué est fourni au passage, quitte à dépouiller la discipline de son mystère. Artiste formé au Conservatoire, rompu à la pratique théâtrale, Thierry Collet livre une nouvelle fois, après le très séduisant *Influences*, sa définition de la magie: comédie et esthétique, certainement pas don inné. Mais par là même, le manipulateur joue un jeu dangereux. A trop laisser deviner ses sources, Thierry Collet prend le risque de suggérer que le mage est nu.

— **Mathieu Braunstein**

| 1h30 | Le 8 janvier à Champagnole (39), le 10 à Morez (39), tél.: 03 84 86 03 03 | Le 12 à Bron (69), tél.: 04 72 14 63 40 | Du 18 au 26 au Blanc-Mesnil (93), tél.: 01 48 14 22 00
| Et du 31 janvier au 21 mars, à Cusset (03), à Marseille (13) et Cherbourg (50).

Lundi 10 décembre 2012

LA CHRONIQUE

19

THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Quand les deux font la paire

Il n'existe pas au théâtre de service du contentieux et c'est tant mieux, car Guy-Pierre Couleau, qui dirige la Comédie de l'Est-Centre dramatique national d'Alsace, aurait bien pu m'y traîner pour n'avoir pas encore parlé de *Maître Puntila et son valet Matti* (1940), la pièce de Brecht, qu'il a mise en scène et que j'ai vue début octobre à Colmar. Par bonheur, elle tourne (1). On ne peut que s'en féliciter, car il s'agit d'un spectacle d'une grande valeur de divertissement (selon le vœu même de Brecht), qui, de surcroît, ne bannit en rien le discours sur l'état social du monde, sous-tendu par l'épatante fable du gros propriétaire terrien bon comme le bon pain quand il est fin saoul et, à jeun, vrai salopard capitaliste. Il fait couple maudit et indissociable avec son chauffeur Matti, un loustic qui n'a pas froid aux yeux, sait passer entre les gouttes, mais quand c'est trop c'est trop. On en a connu des Puntila et des Matti, et non des moindres. Cette fois, ces deux-là font la paire à la hauteur. Pierre-Alain Chapuis (Puntila), avec beaucoup d'allure, rend parfaitement, par le cynisme et l'attendrissement alternés, l'aspect Janus du personnage, tantôt renfrogné par la gueule de bois, tantôt volubile et caressant. Tout le sel de la situation n'est-il pas dans cette dichotomie ?

Face à lui, Luc-Antoine Diquero (Matti), râblé, souple, volontiers sportif en comédien passé par l'école Lecoq, fait preuve d'une ruse d'autant plus réjouissante qu'il sait avoir l'air naïf : Arlequin ou Figaro avec le permis de conduire. Clémentine Verdier, qui fut Mademoiselle Julie chez Schiavetti, ne peut qu'être idéale, en sa blondeur

Vous verrez que chacun est à sa place dans ce beau travail d'équipe conduit en état de fraternité.

princièrè, dans le rôle d'Eva, fille à marier de Puntila que Brecht calqua sensiblement sur l'héroïne de Strindberg. Sébastien Desjours, dans l'Attaché, c'est une anguille sans cesse en fuite. Tordant. Nolwenn Korbell, qui joue Emma la contrebandière, casse la baraque lors de ses interventions chantées

(musique de Paul Dessau sur laquelle s'est greffé Philippe Miller), sarcastiques, inventives, jamais les mêmes. Pardon j'arrête le catalogue. Vous verrez que chacun est à sa place dans ce beau travail d'équipe conduit en état de fraternité dans une scénographie (Raymond Sarti) légère et colorée. Dans la scène des fiancées de Puntila, qui semble bien la rêverie érotique d'un type pompette, il y a comme une sirène circassienne ! Guy-Pierre Couleau, qui ne s'empoisse pas dans un lourd héritage brechtien, réussit son coup par simple et bel amour du théâtre.

(1) 11 et 12 décembre à Épinal, du 7 janvier au 3 février 2013 au Théâtre des Quartiers d'Ivry, puis à Dole, Verdun, Fontainebleau, Angoulême, Tours, Strasbourg et Lyon.
Texte aux éditions L'Arche, traduction de Michel Cadot.



semaine du 23 au 29 janvier 2013

Maître Puntila et son valet Matti

De Bertolt Brecht, mise en scène de Guy-Pierre Couleau. Durée: 2h. Jusqu'au 3 fév., 20h (du mar. au sam.), 16h (dim.), Théâtre Antoine-Vitez, 1, rue Simon-Dereure, 94 Ivry-sur-Seine, 01 46 70 21 55. (15-20€).

TTT Deux siècles après le *Dom Juan* de Molière, Brecht revisite le rapport maître/valet mais, cette fois-ci, la lutte des classes et les rapports d'exploitation sont démasqués. On connaît l'histoire : quand il a bu, Puntila, le maître, est un merveilleux patron. A jeun, il ne connaît que son intérêt. Matti, lui, connaît la chanson et possède une sérieuse conscience de classe. La mise en scène de Guy-Pierre Couleau est intelligente, truculente, burlesque, avec des clins d'œil au cinéma muet et la voix gouailleuse de Nolwenn Korbell dans des chansons en allemand. Mais surtout, les différences sociales, l'exploitation, passent moins par les mots que par le traitement des corps et des comportements sur la scène. Luc-Antoine Diquéro campe un Matti dense, rablé, toujours en train « *de boxer la vie* ». Pierre-Alain Chapuis est un Puntila généreux et maléfique. Superbe !

Culture

Cinéma



Théâtre

REVUE

Mouvement

Bimestrielle, la revue *Mouvement*, sous-titrée « Arts et politiques », propose dans son édition de janvier-février un long entretien avec la ministre de la Culture, Aurélie Filippetti. De nombreuses questions de fond sont abordées : les relations entre le ministère de la rue de Valois et Bercy, les réductions de crédit du budget 2013, l'impact économique de la culture, la mission Lescure et le numérique, la politique de soutien à la création, les critères d'évaluation, le statut des intermittents... Les intentions de la ministre ne sont pas mauvaises, mais leurs transformations en décisions concrètes restent à démontrer, à l'image de cette déclaration sur le budget de la Culture en 2014 après les vaches maigres de cette année : « L'effort très important qui a été fait cette année montre la bonne volonté du ministère et de tous les opérateurs. On est à un point d'équilibre. Cela veut dire que l'effort porte sur l'année 2013. En 2014, on repartira sur de meilleures bases. » Sûr ? *Mouvement*, n° 67, janvier-février 2013, 8,50 euros, www.mouvement.net.

DVD

La Vierge, les Coptes et moi...

C'était la belle surprise de la rentrée cinéma en août dernier. Entre documentaire et fiction, le premier film de Namir Abdel Messeeh, frais et fringant, livrant le journal de bord d'un cinéaste en quête de la Vierge au pays des Coptes, celui de ses origines, suivant un tracé maternel. Beaucoup de désinvolture, d'inventivité, d'autodérision. Une œuvre qui ne s'épargne pas des interrogations sur l'écriture, moins encore sur l'économie du cinéma. Les intégrant même au film comme éléments moteurs. Mais toujours avec le sourire. *La Vierge, les Coptes et moi...*, Namir Abdel Messeeh, Arte éditions (1 DVD). En complément, 17 minutes de scènes coupées du film et *Tol, Wagub*, court-métrage du réalisateur (3) tourné en 2005.

CINÉMA

Django Unchained

Pour des raisons qui nous sont restées mystérieuses, le service de presse du nouveau film de Quentin Tarantino ne nous a pas permis d'assister à l'unique projection réservée aux journalistes. Il n'en est donc pas question dans ces colonnes. Ce qui en fait une marque d'originalité.

Mieux vaut en rire !

La Parade, un récit convenu mais plein d'humour d'une tentative de Gay Pride en Serbie.

Belgrade, 2009. Lemon, patron d'une boîte de gros bras, amateur de bouledogues et de virilité, se voit contraint d'assurer la sécurité d'une énième tentative de Gay Pride. Ses collègues homophobes rechignant à la tâche, l'ancien mercenaire part à travers l'ex-Yougoslavie retrouver de vieux combattants à même

rien. Son œuvre ne prétend ni à la finesse ni à l'innovation, semble-t-il, mais à l'efficacité et à l'humour. De ce point de vue, la « parade » est réussie.

Les personnages, chacun symbole d'une certaine identité, ont tous leur part de ridicule, et leur histoire est portée par des dialogues vifs et des situations absurdes. Dérision de grosses ficelles, certes,



de défendre les militants LGBT contre des centaines de skinheads énervés. À son plus grand déplaisir, il voyage dans la petite voiture rose de Radmilo, qui aime les hommes et la tranquillité.

Mélangant les images poussieuses du road-trip et les couleurs tapageuses du drapeau LGBT, Srdjan Dragojevic ambitionne de dénoncer la violente homophobie qui pèse sur son pays en rendant le propos accessible à un large public.

Le résultat donne une comédie cousue de fil blanc qui utilise tous les clichés de l'homosexualité d'une part, et du folklore des Balkans d'autre part, et qui vaut davantage par son sujet que par sa qualité cinématographique. Dans ses images comme dans son scénario, le réalisateur ne surprend en

mais diablement performante. Les stéréotypes agacent un instant, amusent le suivant, et le scénario les use jusqu'à la corde.

La Parade est une comédie légère qui alerte sur des sujets qui ne le sont pas. Racisme, corruption policière, homophobie, violence... Pour mémoire, la première tentative de Gay Pride à Belgrade, en 2001, s'est terminée en effusion de sang. En 2010, les 1 000 participants, protégés par 6 500 policiers, n'ont pas été tués, ce qui autorise à considérer cette parade comme « réussie ». Et, pour « raisons de sécurité », celles de 2011 et 2012 ont été interdites. Rappeler cet état de fait est le principal mérite du film de Srdjan Dragojevic, quitte à abuser des poncifs pour mieux divertir, et du rire pour dénoncer.

»Lena Bjurström



Une mise en scène ample et nerveuse et des acteurs à la puissance rabelaisienne.

A. POUPOCZY / PHOTOSCÈNE

Le patron voyou

Guy-Pierre Couleau a monté une version musclée du *Puntila* de Bertolt Brecht.

C'est une inspiration géniale qui traverse le cerveau de Brecht lorsqu'exilé en Finlande, en 1941, il a l'idée d'écrire l'épopée pathético-comique de *Maître Puntila et son valet Matti*. D'un côté, il y a Puntila, grand industriel féroce quand il est à jeun et angélique lorsqu'il a bu. De l'autre, le valet Matti, qui se verrait bien dans les bras de la fille du patron voyou. Guy-Pierre Couleau, homme de théâtre rigoureux qu'on a eu la bonne idée de nommer à la tête de la Comédie de l'Est, à Colmar, vient de mettre en scène la pièce sur ses terres. Puis le spectacle est parti en voyage ; il est actuellement à Ivry.

La réalisation est fort rapide, nerveuse, comme le décor de Raymond Sarti, toujours en mouvement ! Le conte de Brecht est ample. La mise en scène de Couleau épouse cette ampleur, intègre avec bonheur les chants et les exploits physiques. Pierre-Alain Chapuis incarne un Puntila avec une force rabelaisienne étonnante. Luc-Antoine Diquero déploie une puissance égale, celle des petits face aux grands – soumis, mais herculéens. Leurs partenaires sont aguerris aux difficultés de ce langage fondé sur plusieurs disciplines.

Peut-être appuie-t-on trop sur les ressorts comiques. Il faudrait que la farce, par moments, se repose. Mais c'est un spectacle hautement sanguin.

»Gilles Costaz

La Parade
Srdjan
Dragojevic, 1 h 58

Maître Puntila et son valet Matti Théâtre des Quartiers d'Ivry (94), 01 43 90 11 11. Jusqu'au 3 février. En tournée jusqu'en avril.



Le Dragon d'Eugène Ionesco, mis en scène par Stéphane Ducrest au Théâtre 13. © Lot

comparer à la version que va donner la Comédie-Française sous la direction du metteur en scène italien Giorgio Barberio Corsetti.

Beau travail aussi si l'on se rend à la Comédie de l'Est, à Colmar, où Guy-Pierre Couleau met en scène **Maitre Puntila et son valet Matti**. La pièce de Brecht est également hérissée de difficultés par son ampleur et par la présence de la musique. C'est une vraie comédie que cette histoire d'un patron bienveillant quand il a bu et odieux quand il est à jeun. Mais c'est aussi une fresque tant il y a d'événements autour du patron Puntila, du valet – tantôt humilié tantôt flatté – et des personnages féminins. Couleau n'a pas eu besoin de grands

moyens pour composer ce roman scénique. Il a tablé sur des éléments de décor modestes mais rapides à changer (scénographie de Raymond Sarti) et donc instauré une extrême fluidité, un déroulement vif, avec des climax hauts en couleur et de brusques ralentissements où l'humanité surgit après trop de fureur et d'empoignades. Les deux acteurs principaux resteront comme de grands interprètes de la pièce : Pierre-Alain Chapuis qui, en Puntila, atteint une dimension athlétique et complexe surprenante, et Luc-Antoine Diquéro qui est, lui aussi, un athlète du plateau et insuffle au personnage de Matti une extraordinaire intensité blessée. Beaucoup de très bons acteurs jouent

L'EXPRESS *Styles*

Semaine du 23 au 29 janvier 2013

2 RAISONS d'aller voir

MAÎTRE PUNTILA ET SON VALET MATTI

1 POUR L'INTENSITÉ Attention, cette pièce traite de la relation maître-valet à travers le prisme du marxisme. Mais la grille de lecture de Brecht est bien plus fantaisiste qu'elle n'en a l'air. Puntila est un immonde propriétaire tyrannique, certes, mais, ivre mort, il devient généreux, empathique, s'indignant même des injustices sociales. Un enfer pour son valet Matti, jamais dupe des élucubrations éthyliques de son maître. A la mise en scène, Guy-Pierre Couleau tire le didactisme du texte vers la performance burlesque. Les moments chantés sont soignés et



Une mise en scène qui tire vers le burlesque.

l'intensité qui règne sur le plateau est tout à fait démente. Raboté d'une bonne demi-heure, ce spectacle de trois heures aurait été parfait.

2 POUR LES COMÉDIENS Pierre-Alain Chapuis en tête, dans la peau de Puntila. Tantôt vicelard, tantôt tragique, sa présence et sa schizophrénie évoquent l'ambivalence des grands personnages de la littérature russe. Et dans l'excellente galerie de rôles secondaires, le tordant Sébastien Desjours, délicieux bouffon dont la seule apparition suffit à déclencher l'hilarité. Un régal. **L.N.L.**

★★ De Bertolt Brecht.
Théâtre Antoine Vitez, Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). Jusqu'au 3 février. Puis en tournée.

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

mercredi 23 janvier 2013

Le Théâtre

Maître Puntila et son valet Matti

(Je cherche un homme)

CE théâtre reste toujours aussi pertinent. « Maître Puntila et son valet Matti », rédigé en 1940 en Finlande, est l'illustration même de ce que Bertolt Brecht appelait *Volksstück*, « pièce populaire ». Le riche propriétaire terrien Puntila présente deux visages. Comme dans un film de Chaplin, il devient euphorique, généreux quand il a bu ; il s'intéresse alors à ses serveurs, et se prend d'amitié pour son nouveau chauffeur, Matti. Mais, à jeun (« accès de sobriété insensée »), il retrouve sa dureté, sa violence, son mépris : « Ta gueule ! Maintenant je sais que je dois te tenir à l'œil. J'avais bu un verre de trop, et tu en as profité pour prendre tes aises. » Comme il est très imbibé pendant la majeure partie de la pièce, il ne cesse d'être sensible, juste, en quête d'humanité, et de vouloir traiter Matti – à ses yeux, l'image même de « l'homme » – comme un alter ego. Jusqu'à lui proposer d'épou-

ser Eva, sa fille unique, alors promise à un attaché d'ambassade falot, qu'il chasse avec perte et fracas le jour des fiançailles : « Je n'accorderai pas la main de ma fille à une sauterelle en habit ! »

Matti, serviteur éveillé, rusé, n'est pas dupe. Il entend rester lui-même. Avec une longue expérience de la dépendance du salarié, il se tient constamment sur ses gardes. S'il se plie aux caprices de son maître et surtout ne le contrarie pas (« Quand je cause avec les maîtres, je ne veux jamais rien dire et je n'ai pas d'opinion. Ils ne peuvent souffrir cela chez le personnel »), il sait cependant mettre le holà quand sa dignité est blessée : « J'en ai jusque-là ! (...) Je vais vous le prouver, moi, que je suis un homme, M. Puntila : je ne me laisserai pas traiter comme du bétail... »

Parfaitement conscient du mur qui se dresse entre ces deux mondes antagonistes, Matti se dérobe devant les tentatives de

séduction du père et de la fille. Il se montre d'une humiliante cruauté avec cette dernière. À aucun moment, d'ailleurs, Brecht ne cherche à faire pencher la balance d'un côté ou d'un autre. Il souligne la dualité du bien et du mal qu'il y a en chaque homme. Il se contente de faire fonctionner – avec quel brio ! – l'échelle sociale des relations humaines, les degrés de soumission qu'imposent l'argent et le marché du travail. Et de conclure par une pirouette : « Le bon maître, vous le trouverez rapidement / Quand vous serez votre propre maître. »

Dans un décor d'une étonnante sobriété (quelques panneaux blancs qu'on déplace), Guy-Pierre Couleau donne une version vive, colorée de cette farce truculente. Avec de remarquables acteurs. Pierre-Alain Chapuis, imposant maître Puntila (excessif en tout), traverse le champ de bataille, couvert de bouteilles, avec une dignité parfaite. Il a l'ivresse

« classieuse », grandiose, avec des sommets de lucidité. Et aussi des moments défaits, poignants. En face, Luc-Antoine Diquero campe un Matti solide, les pieds sur terre, qui équilibre la pièce par son implacabilité, sa volonté de résistance. Clémentine Verdier, également, rend avec beaucoup de justesse le rôle d'Eva, héritière victime de son éducation, qui, rêvant d'être une séductrice, se laisse prendre au piège blessant de l'amour. Encore un mot pour la performance de Sébastien Desjours, insaisissable et virevoltant attaché d'ambassade.

Seul regret : les chants qui viennent ponctuer les tableaux sont en allemand (sans sous-titres), ce qui autorise l'actrice à forcer un peu sur l'expressionnisme, et prive le spectateur de commentaires ironiques qui sont un élément essentiel du jeu théâtral.

Jacques Vallet

● Au Théâtre Antoine-Vitez, à Ivry.

En ce temps de crise où la relation au monde du travail connaît un sacré chambardement, la pièce de Bertolt Brecht retrouve une bien cruelle résonance dans notre société actuelle. Comme si le progrès consistait à faire marche arrière. Sur le ton de la comédie, Brecht se lâche dans cette œuvre fleuve pour souligner « les rapports de domination et d'aliénation régnant dans le monde du travail ». Pour que notre plaisir soit complet, le metteur en scène aurait gagné à couper dans le texte qui dure trois heures. Puntila est un riche propriétaire foncier odieux, immoral, insupportable. Exploitant tout le monde, il sème la terreur sauf lorsqu'il a un sérieux coup dans le nez. Une fois qu'il est complètement saoul, le voilà humain, peut-être trop ! Matti, son chauffeur, apprend à composer entre les délires éthyliques et le retour à la raison de son maître. Jusqu'au jour où, n'en pouvant plus, il décide de s'émanciper. Nous sommes dans la dualité, celle du clown blanc et de l'auguste, et de cette

opposition naît le rire. Les joutes entre Puntila et Matti sont impayables. Le duo est servi avec brio par Pierre Alain Chapuis, excellent dans l'excès de la folie, et Luc Antoine Diquero, parfait dans la force tranquille. Guy Pierre Couleau a traité ce texte à la manière du burlesque et de Chaplin. C'est très réussi. Chaque scène forme un tableau particulier avec son style et sa couleur. Ce choix est très marqué, autant par l'aspect esthétique, avec la scénographie ingénieuse de Raymond Sarti, que par la variété du jeu des comédiens. Dans ce bel élan de troupe, Pierre Alain Chapuis, Luc Antoine Diquero, Sébastien Desjours, François Kergoulay, Nolwenn Korbelle (excellente chanteuse), Pauline Ribat, Rainer Sievert, Fanny Sintès (au numéro de tissu aérien étonnant), Serge Tranvouez, Jessica Vedel, Clémentine Verdier sont tous épatants. ■ Marie-Céline Nivière

T.Q.I.

Renseignements page 53.

Pariscope



MAÎTRE PUNTILA ET SON VALET MATTI

[farce sociale]

Luc Antoine Diquero et Pierre Alain Chapuis



scènes

affaires culturelles

cirque

Cirque Eloize - "iD"

Vingt ans que le Cirque Eloize (prononcez El Wioz) illumine la scène crossenne de sa liberté créatrice ! Surgie au milieu des années 90, cette troupe québécoise n'a cessé d'élaborer de nouvelles perspectives. Après le succès de Rain, elle chasse pluie et nuages et privilégie une approche artistique multidisciplinaire mêlant danses urbaines aux arts du cirque. Pourquoi "iD" ? Parce que l'identité et l'indivisibilité constituent le socle fondateur de cette histoire tout-terrain.

Quatorze artistes dynamisent un plateau aux allures de cité futuriste, explorant treize disciplines acrobatiques sur des beats claqués. Son rock et électro, vidéos, esthétique mi-science-fiction, mi-bande dessinée, échasses, trampolines, cerceaux, trapezes, skateboard, VTT trial et hip hop : cette création initiée par Jeannot Fanchaud avec la com-

Un duo de contortionnistes dans un décor de ville futuriste.
© 2012 Théâtre T & D / Théâtre Factory

placité du chorégraphe Mourad Merzouki porte en étendard une joyeuse et désarmante vitalité idéale pour faire valser l'hiver... M

Jusqu'au 3 février, tous les jours sauf lundi à 20 h, et samedis et dimanches à 15 h au Grand Rex, 1, bd Poissonnière, 2e. M° Grands-Boulevards. Loc. : 0 892 68 36 22. Infos : www.cirque-eloise.com. A partir de 5 ans. Tarifs : de 19 € à 69,50 €.

comédie engagée

"Maître Puntila et son valet Matti"

Écrite par Bertolt Brecht en 1940, cette farce rurale montée par Guy-Pierre Couleau raconte la puissance destructrice du pouvoir et de l'argent, l'immuable asservissement des travailleurs... mais de façon drolatique. Pas simples, les rapports maître-serviteur, quand le maître se présente humain, doux et généreux lorsqu'il a bu, mais carrément

biteux voire sadique lorsqu'il est sobre ! Ces petites luttes de classes se déploient dans un décor de bois, de sueur et de nature (Raymond Sartre) et dans une scénographie délibérément contemporaine des panneaux figurent une idée du néo-brechtien, tandis que le reste lorgne vers le théâtre chinois traditionnel. Entre boulevards et tonneaux (d'aquavit), cette pièce de révolte nous chante (en allemand) que « la seule liberté est celle que l'on se donne à soi-même ». Jobe passe de réflexion... M

Jusqu'au 3 février, les jeudis, vendredis et samedis à 19 h 30 au Théâtre des Quartiers d'Ivry, 68, avenue Danielle Casanova, Ivry-sur-Seine (94). M° Mairie d'Ivry. Rés. : 01 43 90 11 11 ou www.theatre-quartiers-ivry.com. Places : de 13 à 26 €.

à réserver**Mieux vaut tôt que jamais !**

A partir du 25 janvier
"Collaboration"
Du mardi au samedi à 20 h 30,
à 17 h samedi et dimanche au
Théâtre de la Madeleine.
Tél. : 01 42 65 07 09.

Attention, face-à-face saisissant
en perspective ! Michel Aumont
et Didier Sandre incarneront
respectivement Richard Strauss
et Stefan Zweig dans une pièce

de Ronald Harwood, mise en scène
par Georges Werler.
La grande Christiane Cohendy
sera de la partie ainsi que
Stéphanie Pasquet, Patrick Payet,
Eric Verdin et Armand Elot.

A partir du 6 février
"Tout est normal,
mon cœur scintille"
A 18 h 30 (relâche lundi, mardi

et les 10, 13, 14, 20 et 21 février),
et les samedis à 15 h 30
au Rond-Point.
Tél. : 01 44 95 98 21.
Jacques Gambin de retour avec
« ses histoires désespérantes
mais qui ont du cœur » !
Au programme ? Un voyage
cardiaque saigrenu en compagnie
des danseurs Bastien Lefèvre
et Claire Tran.

14/01/13 A NOUS

PAGESCRITIQUES



■ La petite aux tournesols

[Amour enfantines]

De Noëlle Châtelet, adaptée et interprétée par Françoise Lhopiteau

Essalon, 6 rue Pierre au Lard 75004 Paris, 01 42 78 46 42, jusqu'au 16/02
Dans le roman dont est tirée la pièce, Noëlle Châtelet raconte les premiers émois d'une petite fille, Mathilde, éveillée aux mystères de l'amour lors de sa rencontre avec Rémi. La petite a six ans, elle part en vacances en train avec sa maman, s'émerveille devant la beauté de la nature et se laisse aller au plaisir d'aimer et d'être aimée. Parce qu'il s'agit vraiment d'amours même si elles ne sont qu'enfantines. Rémi et Mathilde se cherchent, aimantés l'un par l'autre, comme deux adolescents. Même le désir pointe son nez. On n'en parle à peine, on l'effleure, mais il est bien présent. Le texte regorge d'émotions et de sensations que l'on retrouve dans l'adaptation qu'en a faite Françoise Lhopiteau. C'est elle qui seule en scène interprète tous les personnages de ce conte enfantin. Elle a su garder l'essentiel du roman et donner de la chair aux mots de Noëlle Châtelet. Mais on regrette un peu qu'elle s'accroche autant au texte qu'elle nous livre sans vraiment lui apporter une touche personnelle. Certes, elle commence et termine le spectacle avec une palette de peinture comme pour peindre les riches images du voyage amoureux de Mathilde, mais on reste un peu sur sa faim. On pense à une lecture mise en espace.

HC

■ Tour de piste

[Itinéraire d'un enfant pas terrible]

De Christian Giudicelli, mis en scène par Jacques Nerson, avec Stéphane Hillel
Petit Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 42 80 01 81

Créé aux Déchargeurs, à Paris, puis joué à Avignon l'été dernier, le spectacle tiré du livre de Christian Giudicelli, *Tour de piste*, est repris au Petit Théâtre de Paris. L'histoire paraît familière. A la retraite, en tête-à-tête avec sa femme, Véro, - leurs deux enfants ont quitté la maison - Chris se remémore sa vie de mari, de père et d'enseignant. Itinéraire d'un homme pas terrible, qui a rêvé d'être Rimbaud ou Victor Hugo, mais s'est laissé prendre les pieds et le cœur dans une existence convenue. L'écrivain, Christian Giudicelli sait dire les espoirs déçus et les promesses avortées, oscille entre gravité et légèreté, tendresse et nostalgie.

"*Chaque fois qu'on a mal on crie, quand on est heureux aussi*", observe Chris. Seul en scène, Stéphane Hillel prête avec bonheur sa dégaîne à ce fils de bourgeois coincés dans une mise en scène d'une grande justesse de Jacques Nerson. En chemise et pantalon gris, le comédien a bien compris ce père de famille solitaire auquel il donne des mines désabusées, malicieuses ou rieuses. Au sommet, il applique les trois politesses de l'acteur prônées par Jean-Louis Barrault : savoir son texte, se faire entendre et se faire comprendre. Touché par sa sensibilité et sa sincérité, le public quitte la salle avec un seul message :

carpe diem !

Nathalie Simon

■ Maître Puntila et son valet Matti

[Comédie politique]

De Bertolt Brecht, mise en scène de Guy-Pierre Couleau, avec Pierre Alain Chapuis.
Théâtre des Quartiers d'Ivry, 01 43 90 11 11, jusqu'au 3/02, puis en tournée. Dole 7/02, Verdun 19/02, Fontainebleau 22/02, Angoulême 5-7/03, Tours 11-13/3, Strasbourg 19-27/03, Miramas 2/04, Part de Bouc 5/04, Lyon 8-20/04

Maître Puntila et son valet Matti, c'est une histoire vieille comme le monde. Le conflit éternel entre un serviteur et son maître mais aussi un duo de théâtre d'une infinie richesse. Mêlant la comédie à la réflexion sociale et politique, Brecht croque deux archétypes avec talent. Le premier, chauffeur humain, plein de bon sens. Le second, propriétaire terrien à la personnalité double : étrangement doux et généreux quand il a bu, cruel et tyrannique quand il est sobre ! Dans la mise en scène plutôt enlevée de Guy-Pierre Couleau, aux côtés de Luc-Antoine Diquero les seconds rôles sont épatants : Clémentine Verdier en Eva Puntila, fraîche et vive et Sébastien Desjours en Attaché, fin et drôlissime. "*Depuis toujours l'affaire du théâtre est de divertir les gens*", clamait l'auteur. On regrette vraiment que l'allégresse et le rythme disparaissent sitôt que Pierre-Alain Chapuis, alias Puntila fait son entrée. Ce brillant acteur semble ici à côté de son personnage, ni effrayant, ni convaincant et hélas parfois inaudible.

Nadjma Van Egmoud

Théâtre ARIANE COLLIFUS

agenda

LES NOUVEAUTÉS

À PARTIR DU 4 DÉCEMBRE Voyage au bout de la nuit

De Louis-Ferdinand Céline. Mise en scène de Françoise Petit. Avec Jean-François Balmer. Pas facile, après Fabrice Luchini qui en avait fait une mise en vie fascinante, de marquer la scène du théâtre en adaptant l'œuvre grandiose de Céline, parce qu'il y a 80 ans cette année. En effet, Jean-François Balmer a décidé de s'attaquer, lui aussi, à cette pièce maîtresse de la littérature française où l'argot se mêle à une langue très raffinée. Et l'on voit bien ce comédien original faussement débonnaire à la voix traînante namer l'errance de Bardamu entre guerre mondiale dans les tranchées françaises, colonialisme en Afrique et capitalisme en Amérique du Nord. Une langue et lente derive des âmes que l'on sauvera avec bonheur par la voix de Balmer.

■ Théâtre de l'Œuvre, 55, rue de Clichy, 9^e.

Tel. 01 44 53 88 88. A 21 h.

À 17 h le samedi et 16 h le dimanche. 30 €

DU 7 AU 22 DÉCEMBRE Une petite douleur

De Harold Pinter. Mise en scène de Marie-Louise Bischofberger. Avec Marie Vallée, Louis-Do de Lencquesaing, Christian Le Borgne.

On ne se lasse pas de reentendre du Pinter, auteur anglais capable de tout, de la pièce la plus drôlatique à la plus glaquée, toujours étrange et jamais prévisible. Cette *Petite douleur*, qui date de 1959, part d'une banale histoire de guêpe venant perturber le 'tea time' d'un couple anglais pour glisser lentement vers la décomposition de ce même couple en fait meurtrier, révélant ses angoisses et des inconvenances qui émergent peu à peu. Sur scène, trois très bons acteurs rassemblés par Marie-Louise Bischofberger, metteur en scène suisse et collaboratrice de Luc Bondy. Autant dire une bonne école.

■ Théâtre des Abbesses, 31, rue des Abbesses, 18^e.

Tel. 01 42 74 22 77. À 20 h 30.

À 15 h le dimanche. De 15 à 26 €

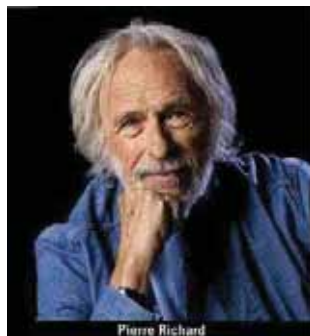


Une petite douleur

DU 7 DÉCEMBRE AU 6 JANVIER

Pierre Richard III

De et avec Pierre Richard. Co-écriture et mise en scène de Christophe Duthuron.



Pierre Richard

C'est rare un comédien qui incarne, à lui seul, un temperament. Pour tout le monde, Pierre Richard est le distrait par excellence. Celui qui oublie, se trompe, s'embarlificote, se prend les pieds dans ses erreurs. Un tel profil crée la sympathie avec le public, mais aussi le trouble. Et si l'homme était à son image dans la vraie vie ? Qui se cache réellement derrière l'acteur ? L'homme a compris ce que l'on attendait de lui et, pour la troisième fois, il vient se livrer seul en scène, se racontant avec de vraies ou fausses anecdotes de sa vie, ponctuées d'extraits de films. Les deux premiers spectacles étaient drôles et touchants. Le troisième a toutes les chances de l'être aussi.

■ Théâtre du Rond-Point, 2 bis, avenue

Franklin-Delano-Roosevelt, 8^e.

Tel. 01 44 95 98 21. À 18 h 30. De 18 à 30 €.

DU 12 DÉCEMBRE AU 12 JANVIER Plan B

De Aurelien Bory. Mise en scène de Phil Soutancif. Avec Mathieu Bleton, Itamar Glucksmann.

Jonathan Guichard, Nicolas Loudelle.

Jongler avec son corps, comme pour mieux jongler avec des mots muets. Jongler avec des balles, mais aussi avec l'espace, l'apesanteur, les émotions, les angoisses, les joies, les images, les sons. C'est ce que fait Aurelien Bory, cirassien jongleur qui sait mettre en scène sa spécialité avec talent et inventivité. Dans *Plan B*, qu'il reprend à Paris, ses artistes en costume de golden boys volent dans les airs, montent et descendent à la vitesse de leurs cours de bourse et jonglent avec des balles sonorisées, créant ainsi leur propre musique envoûtante. A voir et revoir, pour la poésie et les questions qu'Aurelien Bory pose sur le monde. Pour tout public.

■ Théâtre du Rond-Point, 2 bis, avenue

Franklin-Delano-Roosevelt, 8^e. Tel. 01 44 95 98 21.

A 18 h 30. De 18 à 36 €

DU 15 AU 20 DÉCEMBRE

Les Trois sœurs version androïde

D'après Anton Tchekhov. Mise en scène de Onza Hirata. Avec F. Geminaid (androïde), Robovie-R3 (Robot), Natsuko Hori, Kenji Yamauchi, Hiroko Matsuda, Mizuho Nojima, Minako Inoue, Akiko Ishibashi, Tadashi Otaka, Hiroshi Otsuka, Tatsuya Kawamura.

Le cinéma l'a fait, la médecine l'a fait, mais jamais encore le théâtre n'avait accordé sa place à un robot pour jouer un rôle sur scène, en lieu et place d'un acteur. Une équipe d'artistes et de scientifiques japonais relève le défi, en recevant une version futuriste des *Trois sœurs* de Tchekhov où l'une d'elles, prématurément disparue, est remplacée par un androïde fabriqué par son père. Le robot est sur scène, lance ses répliques et semble même articuler et respirer. A voir pour le croire, en passant par la traduction sous-titrée du japonais. Un second spectacle, *Sayonara* «2», joue aux mêmes dates, emploie également des robots. Des pièces pour le moins étonnantes. Dans le cadre du festival d'Automne.

■ Théâtre de Gennevilliers, 41, av. des Grésillons

Genevilliers (92). A 20 h 30. De 9 à 24 €.

DU 7 JANVIER AU 3 FÉVRIER

Maitre Puntila et son valet Matti

De Bertolt Brecht. Mise en scène de Guy Pierre Couleau. Avec Pierre-Alain Chapuis, Luc-Antoine Diqero, Sébastien Desjours, India Hair, François Kergourlay, Nolwenn Korbelle, Pauline Ribat, Rainer Sievert, Fanny Sintès, Serge Tranvouez, Jessica Vedel, Clémentine Verdier.

On redécouvre toujours avec plaisir cette farce de Brecht, écrite alors qu'il s'est exilé en Finlande avant de s'installer aux États-Unis. Puntila est un maître vaniteux, odieux et soucieux de ses affaires, sauf lorsqu'il est ivre et devient alors humain et désintéressé. Son valet chauffeur va vite comprendre ce qu'il en est et se garde de tomber dans le piège des faux-semblants du Maître. Surtout si la fille du Maître est amoureuse de lui. Une mise en scène contemporaine pour un sujet éternel, tant les différences de classe demeurent immuables.

■ Théâtre des Quartiers d'Ivry

69, avenue Danielle-Casanova Ivry-sur-Seine (94).

Tel. 01 43 90 49 49. A 20 h. À 19 h le jeudi.

A 16 h le dimanche. De 15 à 20 €.

Un Brecht pour rire jaune

***Maître Puntila et son valet Matti* a été monté avec la Comédie de l'Est par Guy Pierre Couleau. Une "pièce populaire", drôle et subtile, sur la liberté. Après Colmar, en tournée nationale et parisienne.**



Maître Puntila et son valet Matti. (Agathe Poupeney)

C'est une comédie de la meilleure veine. *Maître Puntila et son valet Matti* n'appartient pas à l'ensemble des pièces de Brecht que l'on peut qualifier de didactiques. C'est même précisément ce qui a séduit le metteur en scène Guy Pierre Couleau qui en a signé une création avec la Comédie de l'Est du Centre dramatique national d'Alsace. Nul manichéisme dans la confrontation du maître et du valet mais plutôt une complémentarité de l'ordre des côtés pile et face d'une même pièce de monnaie.

Maître Puntila sous son jour le plus banal est tyrannique, méprisant et cupide. Mais il lui suffit de verser dans la bouteille pour se révéler généreux, compatissant. Il a même le vin envahissant, trop amical pour que cela dure. Matti, à la différence des valets de comédie, s'il reste lesté et vif, ne profite pas de la situation. Lucide, il assiste aux changements d'états successifs de son maître sans attendre la moindre amélioration de son sort. Il ne se leurre pas non plus sur la solidité de l'amour que lui porte la fille de Puntila, persuadé que la condition de femme de domestique, la pauvreté auront vite raison de la blquette. Il n'y a pas de place pour le rêve et le romanesque dans sa vie de valet. Ni d'ailleurs pour Puntila : ses griseries se terminent toujours par des gueules de bois et des exercices comptables. Le maître est rappelé à ses avoirs et ses propriétés, Matti à son dénuement et à la nécessité d'assurer ses gages pour survivre. La générosité du premier, toute temporaire, ne vaut jamais solidarité et identité. Il n'y a "pas de bon maître", professe Matti. "La seule liberté est celle que l'on se donne à soi-même." Elle ne se concède pas sinon comme une ultime humiliation dont est si prodigue Puntila à qui l'argent permet tout.

La mise en scène de Guy Pierre Couleau est vive et lumineuse. Elle va à l'essentiel sur un plateau qui ne porte que quelques paravents, une table, des chaises et des bouteilles... Pierre Alain Chapuis incarne un maître irascible et apitoyé _plus sur lui-même que sur les autres, d'ailleurs_ avec beaucoup de justesse. Luc Antoine Diquero compose un personnage de valet efficace et froid comme un couteau, qui ne se laisse à aucun moment égarer par les délires "humanistes et alcoolisés" de son maître. Le reste de la distribution se partage les autres rôles avec beaucoup de bonheur. Bémol, s'il en faut un, le manque de surtitres des quelques chansons (fort bien) interprétées mais en langue originale, l'allemand.

***Maître Puntila et son valet Matti* ***. Jusqu'au 26 octobre à la Comédie de l'Est de Colmar (03 89 24 31 78) puis tournée nationale dont le Théâtre La Piscine, Châtenay-Malabry du 13 au 25 novembre (01 41 87 20 84) Le Théâtre des Quartiers d'Ivry (01 43 90 49 49) du 7 janvier au 3 février 2012.**

Jean-Luc Bertet - Le Journal du Dimanche
samedi 20 octobre 2012



Marianne 2
Jack Dion



Les frasques éthylico-sociales d'une lignée de gros proprios avec « Maître Puntila et son valet Matti », de Bertolt Brecht, mise en scène par Guy Pierre Couleau (à Ivry)

Si l'on se fatigue des frasques de BB (Brigitte Bardot), on ne se lasse jamais de revoir BB (Bertolt Brecht) sur scène. Cette fois, le grand BB a établi son camp de base au Théâtre Antoine Vitez d'Ivry, avec Maître Puntila (Pierre Alain Chapuis), son valet Matti (Luc Antoine Diquero), sa fille Eva (Clémentine Verdier) et les autres membres de la fine équipe, dirigée par un Guy Pierre Couleau qui sait s'imbiber de la pensée du maître Brecht sans se laisser déborder.

Avec Brecht, c'est le risque. Le bonhomme marche sur le fil du rasoir - critique mais pas didactique, dénonciateur mais pas harangueur, iconoclaste mais pas provocateur à deux balles, sarcastique mais pas cynique. On a vu nombre de ses épigones sombrer dans la facilité de l'outrance et faire de Brecht une baudruche inspirée des Guignols de l'info.

Rien de tel ici. Guy Pierre Couleau s'est coulé avec délicatesse dans cette histoire basée sur l'éternel combat entre le Maître et son valet, l'un comme l'autre dotés des faces contradictoires inhérentes à leur personnage. Puntila peut être tour à tour dur, méprisant, arrogant, méchant, exploiteur mais aussi humain, attachant, souffrant, bouleversant. Pour cette transmutation, il lui suffit d'une goutte d'alcool, et comme il en consomme plutôt deux qu'une –voire plus si affinités avinées – il devient vite ce faux méchant doublé d'un vrai faible.

BB disait de « Maître Puntila et son valet Matti » qu'il s'agissait d'une « pièce populaire ». En ces temps maudits où l'on passe vite de populaire à populisme et de populisme à toute sortes de mots en « isme » (il faudrait bannir les mots en « isme »), l'expression prêtera à sourire. C'est pourtant vrai. Cette histoire d'un père qui veut marier sa fille navigue en permanence entre le tragique et le comique, la farce et la tragédie. Ici, elle est servie par une mise en scène audacieuse et des acteurs qui ne mégotent ni leur talent ni leur engagement physique.

Trois heures durant ils tiennent le spectateur au collet, sans relâcher le jeu. A part quelques (rares) baisses de régime qui auraient pu être évitées par quelques coups de ciseaux, les frasques du Maître et de son Valet se dégustent comme une galette des rois. En Puntila, Pierre Alain Chapuis est - osons le mot - éblouissant de présence. En Matti, l'ennemi de classe à qui on ne la fait pas, Luc Antoine Diquero relève le défi, un poil emporté par un jeu trop inspiré de la marque Christian Hecq, bien que l'on soit loin de l'esprit Feydeau (quoique, parfois...).

Jack Dion

MEDIAPART

Théâtre C.D.E Colmar: Maître Puntila et son valet Matti

11 octobre 2012

C.D.E. Colmar

Maître Puntila et son valet Matti de Bertolt Brecht

S'il est une pièce drôle, c'est bien celle-ci, mais attention, une pièce signée Brecht ne peut se représenter comme une vulgaire distraction. Il y a à penser et cette mise en scène de Guy- Pierre Couleau présentée au C.D.E de Colmar ne manque pas de nous le faire savoir. Le titre lui-même n'est-il pas révélateur de la chose, de cette différence de classes sociales sur laquelle ont été élaborés bien des théories et en tout cas de sérieuses remises en question d'un ordre social à jamais établi. Le grand art de Brecht c'est donc avoir réussi à traiter sur le mode de la comédie un sujet social aussi sérieux que la lutte des classes. Le grand art du metteur en scène et des comédiens est d'être capable de réussir à mener un jeu comique et à faire entendre les pointes caustiques du propos, de savoir montrer les ambiguïtés des personnages et de dégager des situations parfois loufoques les sens profond des affaires. De quelle affaire s'agit-il? Comme de juste le fil conducteur de la pièce semble être, selon les principes de la comédie, une question de mariage, celui de la fille d'un grand propriétaire terrien, en l'occurrence Maître Puntila avec, selon les désirs de son père un attaché d'ambassade qui séjourne déjà au domaine. Cependant, le jeune freluquet paraît plutôt mièvre et falot à la jeune fille qui, elle ne manque pas de tempérament et cherchera bien vite à flirter avec un homme un vrai, le chauffeur de son père, Matti

Mais le véritable argument de cette pièce c'est bien la figure de Maître Puntila, son double visage, celui d'un homme autoritaire et intraitable en affaires quand il est sobre et celui d'un homme bon et généreux quand il est saoul. Une versalité qui va donner lieu à des situations souvent loufoques et donne à chaque rencontre le caractère improbable d'une scène où l'on ne sait si elle sera amicale, chaleureuse ou violente et tout particulièrement dans les vis à vis permanents avec son chauffeur Matti, un homme sage, plein de bon sens dont le caractère s'oppose totalement au sien. S'en dégage bien évidemment un comique de situations, mais surtout un prétexte pour Brecht de montrer à travers ces personnages hauts en couleurs son engagement auprès des classes populaires traitées avec mépris et désinvolture par les capitalistes. Le "bon maître" n'existe pas, et Puntila qui rêve de l'être, exprime son engouement pour une telle attitude que quand il est ivre. C'est pourquoi Matti ne se fait aucune illusion quand il entend Puntila faire ses grandes déclarations, vociférer contre les possédants, promettre monts et merveilles à ses employés. Paradoxe que d'entendre ces paroles bienveillantes sortir de la bouche d'un tyran domestique. Les uns s'y laissent prendre, pas Matti qui garde la tête froide. Quant aux jeunes femmes rencontrées lors d'une folle expédition à la recherche "d'alcool légal" la pharmacienne, la téléphoniste, la vachère et Emma la contrebandière à qui il promet des fiançailles, si elles y ont cru un moment elles ne se font guère d'illusions. Il y a là prétexte à de magnifiques tirades concernant leur misérable mode de vie, à de violentes critiques sur les riches propriétaires et leurs manigances pour tromper leurs employés et à un bel éloge de la résistance à travers une histoire édifiante narrée par Emma la contrebandière.

S'il est sûr que cette pièce, la seule comédie écrite et revendiquée comme telle par Bertolt Brecht est un chef-d'œuvre d'ironie, tissé de dialogues et de tirades subtils, sa mise en scène doit être à la hauteur. Guy - Pierre Couleau a voulu, après avoir mis en scène: "Les Justes" d'Albert Camus et "Les Mains sales" de Jean-Paul Sartre poursuivre la voix de l'engagement. En choisissant cette pièce de Brecht, il relève le défi de s'attaquer au comique qui est un genre difficile et risqué, et nous pouvons dire qu'il a créé un spectacle en tout point magnifique, d'une finesse, d'une intelligence parfaitement tenues d'un bout à l'autre de ces trois heures que nous n'avons pas vu passer, tant nous étions suspendus aux prestations des comédiens, au rythme soutenu de la succession des scènes.

En confiant les rôles principaux, celui de Puntila à Pierre Alain Chapuis, un comédien au tempérament puissant et au verbe haut, celui de Matti à Luc-Antoine Diquero (que nous avons retrouvé avec grand plaisir) un acteur qui sait bien mesurer sa fougue, lancer avec un à propos confondant des répliques d'une totale justesse de ton, et en donnant toute l'importance qu'il fallait au rôle d'Emma la contrebandière, ici tenu par Nolwell Korbell, formidable chanteuse de cabaret, qui interprète en allemand à chaque intermède la chanson de Puntila. Tout cela donne à la pièce son véritable caractère de comédie humaine et chaque acteurs tient son rôle(et parfois plusieurs rôles) avec un enthousiasme et une justesse remarquables

La scénographie de Raymond Sarti et la lumière de Laurent Schneegans ne manquent pas non plus de pertinence et soulignent avec allégresse le côté burlesque et vif de la pièce. De panneaux mobiles prestement ajustés, déplacés, rangés, repoussés permettent de créer différents espaces où évoluent les personnages selon les circonstances Rien de réaliste dans ce décor qui se prête à l'essentiel, le discours, la parole, les altercations. Les costumes signés Sabine Siegwalt sont à l'avenant, en parfaite adéquation avec la personnalité des protagonistes..C'est ainsi que la fille de Puntila est toujours en tenue aguichante et que l'apparition des "fiancées" en tutus blancs portant une couronne de fleurs dans les cheveux est à la mesure leur imaginaire, de pures jeunes filles choisies par leur maître, dont la candeur et la naïveté se verront méchamment bafouées.

Tout dans cette mise en scène nous porte à rire et à réfléchir, car ici l'un et l'autre vont de pair selon le souhait de Bertolt Brecht.

Nous souhaitons que ce spectacle du C.D.E de Colmar qui bientôt part en tournée trouve partout l'accueil enthousiaste, chaleureux et bien mérité qu'il a reçu lors de cette première représentation

Marie-Françoise Grislin



Semaine du 14 au 20 janvier 2013 - N° 563

ET S'IL N'Y EN AVAIT QU'UN...

Un concert, une pièce, un festival?
Voici nos préférés pour ce début d'année.

UNE PIÈCE *MAÎTRE PUNTILA ET SON VALET*

Autoritaire et cruel à jeun, Maître Puntila, riche propriétaire, se révèle généreux, amoureux et magnanime dès qu'il a bu ! Mais son valet Matti n'est guère dupe de son humanisme aviné. Cette farce sombre et carnavalesque de Brecht est superbement mise en scène par Guy Pierre Couleau au Théâtre d'Ivry Antoine-Vitez. Entre jeu d'ombres, intermèdes chantés et burlesque, ce magnifique moment de théâtre est servi par une très belle troupe d'une dizaine de comédiens. **VB**

Jusqu'au 2 février. 1, rue Simon-Dereure, Ivry-sur-Seine (94).

Rens. au 01 43 90 11 11. Place : de 10 à 20 €.

Valérie Beck

THÉÂTRE

Sous les masques de la dureté battent encore les mouvements du cœur

"Maître Puntila et son valet Matti", Théâtre des Quartiers d'Ivry, Ivry-sur-Seine
Maître Puntila ? Quand il est ivre, il est bon, quand il est à jeun, il est ignoble. Quand il est ivre, il veut marier sa fille à Matti son chauffeur, son intendant, son homme à tout faire, son ami. Quand il est à jeun ? Il crie, menace et congédie son valet.



© Agathe Poupenny/PhotoScène.

La pièce de Bertolt Brecht s'appuie sur les alternances d'humeur de Puntila et les évitements de Matti. Ce qui fait rire. Le schéma renvoie à toute une tradition du théâtre de la farce dramatique et du couple indissoluble du maître et du valet. En image inversée de celle du Dom Juan de Molière, c'est le valet et non plus le maître qui est dépositaire du savoir.

Inspirée dans la fuite du nazisme en 1940 par une histoire finlandaise, la pièce de Bertolt Brecht est créée en 1948 au Schauspielhaus de Zurich épargné par la guerre. Elle est nourrie de l'exil, de l'épreuve et de la résistance face à des pouvoirs totalitaires. Le propos se veut démonstration de la liberté et des méfaits de l'arbitraire.

Sous couvert de farce, l'auteur décrit avec minutie les préoccupations de survie économiques des uns et des autres, et les rapports en miroir si compliqués que suscitent chez les hommes les relations d'autorité.

Au fil de la pièce, le spectateur perçoit la complexité en œuvre au cœur des hommes. Ce besoin d'émotion qui les relie tous et les aide à survivre dans un système hiérarchique bien trop pesant pour chacun... Une forme de liberté et de gaieté traverse même les échanges de Puntila et Matti. Elle est celle inspirée de ce dialogue si habile, si sensible de Denis Diderot qui relie dans une forme d'utopie merveilleuse "Jacques et son maître".

Avec Brecht, l'histoire grince et glisse dans l'amertume.

La proposition scénique de Guy Pierre Couleau renvoie dans son esthétique à la tradition du Berliner Ensemble avec ses plans translucides, ses maquillages marqués, ses silhouettes noir de cirque stylisé.

Peut-être agaçante en premier regard, cette approche stylistique renvoie, dans une subtile évolution par le plaisir du jeu et l'aisance prise avec l'espace, à l'expressivité d'un long métrage de Charlot (Charlie Chaplin est contemporain de Brecht et admiré par lui). Il y a dans le Puntila mis en scène par Guy Pierre Couleau comme un hommage aux "Lumières de la ville".



© Agathe Poupenny/PhotoScène.

Tout se passe comme si Matti avait émigré aux États-Unis et, étant devenu acteur, sous les masques de la dureté de son personnage, ressentirait encore les mouvements du cœur. Le vouloir croire désenchanté d'un prolétaire jeté dans le monde moderne, trop sensible pour n'être pas ému, lancé dans la bataille de la faim et de la survie et de la liberté... présentation distanciée.

"Maître Puntila et son valet Matti"

Pièce populaire.

'LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION' PASOLINI

La Terrasse

N°203 - 31 octobre 2012

Théâtre Firmin-Gémier – La Piscine / de Bertolt Brecht / mes de Guy Pierre Couleau

MAÎTRE PUNTILA ET SON VALET MATTI

Publié le 29 octobre 2012 - N° 203

Guy Pierre Couleau réunit une superbe troupe pour interpréter *Maître Puntila et son valet Matti*. Un spectacle réussi, même si le texte de Brecht souffre de quelques longueurs didactiques...



Célest photo : Agathe Poupont / Légende photo - Reprint. Ici on a les beaux tableaux pour le Brecht de Guy Pierre Couleau.

Les hommes auront de bons maîtres lorsque chacun pourra être le sien. L'ultime réplique de cette pièce, dans laquelle Brecht explore une thématique maintes fois illustrée avant lui, en explicite la leçon : la fin de l'Histoire doit permettre l'avènement d'une société sans classe, qui rendra caducs les rapports de domination. Il ne s'agit pas seulement de renverser les maîtres, mais d'en faire disparaître l'idée et la possibilité. C'est pourquoi Matti, le valet, ne rentre jamais dans le jeu pervers de Puntila. Lorsque celui-ci, ivre, prend le masque du bon maître, ou quand il joue les despotes, à jeun, Matti refuse d'être le jouet de son théâtre des affects. Mieux encore, lorsque la fille de Puntila, Eva, croit qu'elle aime le domestique de son père, celui-ci lui explique qu'elle ne pourra jamais être femme du peuple, puisqu'elle est enfermée dans un ethos inconciliable avec le mode de vie des petites gens. Tout cela est assez vite compréhensible. Brecht varie, certes, les modalités de l'exposé, de la poétique parabole du prisonnier refusant les vivres mendiés par sa mère à sa patronne (interprétée avec maestria par Nolwenn Korbell), aux scènes comiques voire farcesques de la pièce. Mais sa répétition appuyée finit par être pesante. Lorsque Brecht tourne au maître d'école, il lasse autant que les maîtres que fera disparaître le communisme triomphant...

Une mise en scène qui transcende le texte

Reste que Guy Pierre Couleau réussit à alléger le sermon, notamment en confiant à Pierre-Alain Chapuis et à Luc-Antoine Diquero les rôles du maître et du valet. Les deux comédiens les habitent avec une aisance, une truculence et une authenticité remarquables. Autour d'eux, le reste de la distribution est à la hauteur de leur qualité d'interprétation : tous réussissent, de scène en scène, à maintenir l'attention et le suspense. La scénographie de Raymond Sarti y contribue également : le décor modulable offre au plateau les conditions d'une variabilité incessante, créant de beaux tableaux inattendus. Guy Pierre Couleau choisit un registre comique proche du burlesque, appuie intelligemment les traits du grotesque, et joue avec efficacité des clins d'œil au cinéma muet : Brecht fut ami de Chaplin lors de son exil américain, après avoir été l'intime de Karl Valentin, maître de Buster Keaton. En adroite référence également aux cabarets où se produisait le « *clown métaphysique* » dans le Berlin des années 30, Nolwenn Korbelle chante entre les scènes. Par l'adresse émouvante à la salle, l'interprète fait exploser le quatrième mur. Sa voix gouailleuse et sa séduction chaloupée viennent rappeler qu'on est d'abord et avant tout au spectacle. Au-delà de la leçon politique et de la réflexion anthropologique, Guy Pierre Couleau réussit à imposer l'émotion et le rire : fidèle à Brecht en son projet, parvenant même à transcender les lourdeurs didactiques de son texte.

Catherine Robert

2

2



2

Critique : Maître Puntila et son valet Matti (Bertolt Brecht / Guy-Pierre Couleau)

Maître Puntila et son valet Matti

Texte de Bertolt Brecht, mise en scène de Guy-Pierre Couleau

Théâtre des Quartiers d'Ivry (Théâtre Antoine Vitez), du 7 janvier au 3 février 2013

Maître Puntila est un propriétaire terrien que sa dépendance à l'alcool fait basculer d'un état à son contraire : affable et excessivement empathique sous l'emprise de l'alcool, il redevient intransigent et dur en affaires dès qu'il est à nouveau sobre. Dans cette nouvelle mise en scène de Guy-Pierre Couleau, Pierre-Alain Chapuis prête au personnage l'assurance flottante de l'homme versatile dont rien ne permet de dire qui il est au fond, création brechtienne génialement anticipatrice du pervers narcissique (séducteur, manipulateur, accusateur, maltraitant la fiabilité de la parole tenue et le sens même des mots) que le phénomène du harcèlement moral n'a cessé de démasquer dans l'organisation contemporaine du travail. Face à lui, son valet Matti (Luc-Antoine Diquero, sobre et convaincant) est un homme dont la simplicité, la lucidité et la constance sont des armes nécessaires pour se maintenir en son état, à distance des atermoiements du maître, sans bouleverser l'ordre social, jusqu'à ce que...



2

2

2

2

A une conception dialectique classique du rapport entre dominant et dominé, la pièce de Brecht ajoute une dimension burlesque, dont Guy-Pierre Couleau s'empare d'assez belle manière, en déroutant le didactique vers le ludique. Sur fond de panneaux amovibles, il orchestre le ballet de figures fantoches (l'attaché diplomatique incarné par Sébastien Desjours ; la fille de Puntila bien campée en séductrice capricieuse par Clémentine Verdier) dont certaines ont une fonction dramaturgique plus incertaine (le juge, l'avocat), à travers une débauche de tics sociaux, d'effusions verbales et corporelles qui proposent une application séduisante du *gestus* brechtien, cette façon d'être marquée qui indique le rang social : mention spéciale à Sébastien Desjours pour le mélange d'affairement, de pose, d'esprit de salon et de séduction homophile qui parcourt toutes les nuances de la gente diplomatique.

Gain ou perte de ce décadre ludique, la lecture de la pièce est renouvelée, mais sans qu'une intention uniforme soit explicitement formulée : du côté de la perte, la tension des rapports sociaux est parfois quelque peu estompée ou dématérialisée (par exemple, dans le traitement onirique de la séduction des jeunes célibataires du village par Puntila, et de leur congédiement final). Du côté du gain, le focus appliqué à la relation entre Matti et Eva Puntila donne de la consistance à leur pas de deux qui parodie et amplifie l'hostile séduction qui rapprochait la Mademoiselle Julie de Strindberg de son serviteur. Les deux comédiens trouvent des accents justes et une belle variété de propositions de jeu pour insinuer du trouble là où le rire emporte par ailleurs un peu trop l'affaire.

David Larre

Maître Puntila et son valet Matti

Texte de Bertolt Brecht, mise en scène de Guy-Pierre Couleau

Du 7 janvier au 3 février 2013

Théâtre des Quartiers d'Ivry (théâtre Antoine Vitez), 1 rue Simon Dereure, 94200 Ivry

Renseignements : 01 43 90 11 11 et www.theatre-quartiers-ivry.com

Photos : Agathe Poupenev

Le Puntila et Matti de Guy Pierre Couleau, sur des airs de cabaret brechtien

11 janvier 2013 Laissez un commentaire



© André Muller

Puntila est un homme double. Lorsqu'il est sobre il est un patron odieux avec ses employés et avec son valet Matti. Lorsqu'il boit et enfile les bouteilles de schnaps il devient un homme affable, doux, beaucoup plus humain. Matti, valet sensible et fin, sait profiter de cette situation. **De toutes les pièces de Brecht, celle-ci est l'un des plus populaires.** C'est une sorte d'épopée joyeuse et sinistre à la fois qui se déroule dans la Finlande des années 40 (Brecht s'est inspiré des récits de l'écrivain finlandais Hella Wuolijoki).

Guy Pierre Couleau, le directeur du CDN de Colmar a conçu un spectacle plaisant. On se laisse guider dans cette histoire menée avec vigueur par **Pierre Alain Chapuis** (Puntila) – qui ne ménage pas sa peine et **Luc Antoine Diquero** (Matti) – que l'on retrouve avec un énorme plaisir. La scénographie de Raymond Sarti est élégante, composée de panneaux blancs amovibles, permettant de créer des volumes agréables et de belles perspectives.

La mise en scène est facétieuse, bourrée de situations burlesques (parfois un peu lourdes). On passe du tragique à la comédie (de boulevard). Le tout est mis en musique par Paul Dessau, ce qui permet de rester dans l'esprit cabaret brechtien. **Mais on perd le rythme par moment et on se lasse des nombreux changements de décor.** On se réveille tout de même lors de certaines scènes (comme celle des fiançailles ratées entre l'Attaché et Eva Puntila). Mais en définitive le plaisir s'émousse au fil du spectacle.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

A Ivry, un Brecht honnête porté par deux grands comédiens...

La sublime et profonde comédie (fleuve...) de Bertolt Brecht, "Maître Puntila et son Valet Matti", nous est donnée à voir par onze artistes talentueux que dirige rigoureusement Guy Pierre Couleau. Bien qu'allant dans la bonne direction, sa mise en scène manque pourtant de caractère et laisse comme un goût d'inachevé dans la vision de l'oeuvre proposée. Un peu dommage.

Brecht, rappelons-le, narre l'histoire du riche Puntila, propriétaire terrien odieux, tyranique et calculateur, à la veille de fiancer sa fille. Sous l'emprise de l'alcool, celui-ci se transforme régulièrement en patron compréhensif et attentionné, au grand dam de son dévoué valet Matti qui, en première ligne, doit continuellement faire preuve de tact et d'intelligence pour composer avec des changements de comportement aux conséquences parfois désastreuses. Le domestique finira d'ailleurs par considérer que c'en est trop pour lui...

Souvent extrêmement drôle, la pièce n'en est pas moins sombre et cruelle. A la lumière des rapports Puntila-Matti, elle amorce également une réflexion pertinente sur le travail et la liberté dans notre société.

Au coeur d'une scénographie assez glaciale composée d'immenses panneaux blancs se mouvant pour symboliser les différents espaces de l'intrigue, Guy Pierre Couleau fait s'enchaîner les tableaux avec fluidité mais distille un bric-à-brac d'idées de mise en scène disparates pas toujours inspirées. Il alterne par ailleurs burlesque et drame sans jamais véritablement mêler ces deux genres. Une erreur selon nous, car c'est bien dans le premier que se niche le second, révélant toute la puissance de la pièce. Ceci étant, l'ensemble se tient et se laisse plaisamment regarder, en dépit d'une durée des plus indigestes (trois heures !) liée à la longueur du texte mais aussi à certaines séquences trop étirées.

Nous l'évoquions en titre, si aucun des membres de la distribution ne démérite, le spectacle est clairement tiré vers le haut par ses deux interprètes principaux, Pierre Alain Chapuis et Luc Antoine Diquero. Le premier, en Puntila, dévore magnifiquement le plateau, est aussi imposant et infect que drôlatique et pathétique. Etonnant mélange de Jean Le Poulain et Jack Nicholson... Le second, en Matti, dans une soumission dont on se demande quand elle criera "stop", offre un jeu moins tonitruant mais vif, malin, et d'une fort belle densité. Citons encore Sébastien Desjours, futur marié totalement fantasque qui réjouit le public en "sauterelle diplomatique", et Clémentine Verdier, sa fiancée, dont nous avons apprécié l'énergie et la sincérité.

Pour les acteurs et pour Brecht, vous pourrez donc vous rendre au Théâtre des Quartiers d'Ivry.

Thomas Baudeau

Théâtreorama

Le panorama du spectacle bien vivant

MAÎTRE PUNTILA ET SON VALET MATTI

DE BRECHT À CHAPLIN

15 JANVIER 2013, par DANY TOUBIANA



C'est en 1940, juste avant de partir s'installer à Hollywood et de quitter le Danemark où il s'est réfugié pour échapper au nazisme, que Brecht écrit "Maître Puntila et son valet Matti".

Reprenant la dialectique du maître et du valet, du dominant et du dominé, il écrit une fable qui se veut destinée à l'éducation du peuple. Largement inspiré par "Les lumières de la ville" et par le jeu d'acteur de Charlie Chaplin, Guy Pierre Couleau fait une mise en scène tout en mouvement; on se balance dans les airs, on marche sur la pointe des pieds et le déséquilibre met les acteurs en danger permanent.

L'imprévisibilité des maîtres

Maître Puntila est vraiment un drôle de bonhomme. L'ivresse ou la sobriété transforme du tout au tout sa personnalité. Sobre, il est méprisant, calculateur, colérique. Ivre, il devient prodigue, affable, proche des petits de ce monde à qui il promet la lune. Aux premières loges de ces métamorphoses, son valet et chauffeur Matti, dont l'intelligence, la liberté d'esprit et la lucidité rendent visible la duplicité du maître et des parasites qui l'entourent. Matti finit par se lasser de ses sautes d'humeur constantes et finit par quitter Maître Puntila, nous invitant joyeusement à prendre en main notre propre émancipation.

La mise en scène de Guy Pierre Couleau joue sur cet aller et retour entre revirement comportemental du maître et une certaine constance du valet. Tout se déséquilibre autour de Puntila durant ses moments d'ivresse. Les femmes deviennent d'une lascivité totale et ne demandent qu'à être épousées, les amis notables ne marchent plus droit et finissent par s'écrouler car ils tiennent moins bien l'alcool que Puntila.

Dans ce déséquilibre des maîtres, le valet Matti représente un pivot de constance, de réflexion ironique et de lucidité pratique. Puntila et Matti, le maître et son valet, sont les deux pôles d'un monde qui tanguent entre duplicité et partage, entre générosité et égoïsme profond, entre altruisme et méchanceté. Loin du tragique et de l'analyse sur la distanciation brechtienne qui fige souvent le jeu des acteurs, Guy Pierre Couleau, soutenu par la dramaturgie de Guillaume Clayssen, pousse les situations à leur paroxysme. Jouant sur les possibilités d'une scénographie mobile aux lumières volontairement froides voire blafardes, il nous entraîne à la suite de comédiens toujours en mouvement, dans la poursuite échevelée d'un équilibre impossible à atteindre.

Couleau joue sur la densité, la fluidité des corps, le mouvement saccadé ou au contraire très lent. Ce jeu existe aussi dans l'opposition physique des comédiens qui incarnent les deux rôles principaux : Pierre Alain Chapuis joue un Puntila tout en gueule et en larmoiements, à la voix ample et braillarde au sommet de l'ivresse ou de la colère. Formé à l'école Lecocq, Luc Antoine Diquero incarne Matti et lui oppose un jeu où il se met physiquement en danger. Le premier massif, aux déplacements lents, le second, nerveux, rapide, pour qui chaque réplique est une flèche qui dénonce l'aliénation dans laquelle le mépris des plus fortunés maintient les plus pauvres.

Sous la drôlerie et les situations carrément burlesques, "le rire fait politiquement mouche". Un plateau en mouvement perpétuel est un vrai choix de mise en scène. Peut-être aurait-on souhaité trouver plus de respirations dans le texte qui auraient donné plus d'ampleur aux silences tendus et à la révolte rentrée du valet Matti.

Cette mise en scène opte résolument pour le rire annoncé dès le prologue. Renouant avec l'expressionnisme du cinéma allemand des années 30-40, chaque scène est "commentée" par les chansons de Nolwen Korbell. À la façon des conteurs, elle se glisse dans les interstices de l'action, permettant à cette distanciation chère à Brecht de se mettre en place, nous invitant à la réflexion entre deux éclats de rire.

De quelle façon, les contraintes économiques continuent-elles à nous conduire dans le travail à l'aliénation ? À quel moment perdons-nous notre liberté et empêchons-nous notre émancipation ? Alors que la chute du Mur de Berlin a redistribué les cartes et pourrait laisser à penser que Brecht est dépassé et que son théâtre a passablement vieilli, des questions restent toujours d'actualité et ce théâtre-là contribue à encore nous les imposer.

Dany Toubbiana



« Maître Puntila et son valet Matti »

Jusqu'au 3 février au Théâtre Antoine Vitez d'Ivry

C'est en 1940 que Bertold Brecht écrit *Maître Puntila et son valet Matti* en s'inspirant, semble-t-il, de l'argument du film de Charlie Chaplin, *Les lumières de la ville*. Maître Puntila est un propriétaire foncier imprévisible. Quand il est sobre, c'est un patron dur, méprisant et âpre au gain, quand il est ivre, il devient généreux, affable, prêt à donner sa chemise ou sa fille à ses employés. Matti, son chauffeur, observe avec distance et ironie ses métamorphoses, mais il ne peut oublier sa place de subalterne, que Puntila s'empresse de lui rappeler dès qu'il est sobre.

Brecht qualifie *Maître Puntila* de « pièce du peuple ». On est dans une vision vivante et joyeuse du théâtre, ce qui n'empêche pas une réflexion sur la société. Maître Puntila peut être présenté de façon intemporelle comme le double visage de tout homme, tantôt altruiste et prêt à tout partage, tantôt égoïste et méchant. Mais on doit surtout y voir les deux faces du patronat, celui du capitaliste exploiteur et âpre au gain et celui du patron paternaliste soucieux de progrès social. Matti, quant à lui, ne peut que subir ou partir. Si Brecht reprend ici le couple traditionnel maître-valet, il intègre dans cette comédie les questions du travail salarié, de la domination et de l'aliénation. Matti raisonne, commente et ses mots font mouche, par exemple lorsqu'il dit : « Si les vaches pouvaient discuter entre elles, l'abattoir n'en aurait plus pour longtemps » ou « Je n'ai pas d'opinion car les maîtres n'aiment pas qu'on en ait ».

Guy-Pierre Couleau, directeur de la Comédie de l'Est, réussit une belle mise en scène de la pièce de Brecht. Avec quelques tentes et le jeu des éclairages, il façonne le village et le sauna. Les acteurs y promènent leurs costumes chics et leurs chaussures vernies avec beaucoup d'énergie. Sébastien Dejourné est le fiancé de la fille de Puntila, « la sauterelle en frac » dit Puntila quand il est ivre. Il ne se contente pas de parler avec un ton snob, tout son corps crie ce qu'il est, un diplomate stupide, cupide et veule, soucieux seulement de mondanités. Pierre-Alain Chapuis avale avec entrain des litres d'aquavit et passe de façon très convaincante de l'ivresse, où il déploie une faconde et une sentimentalité larmoyante, à la sobriété, état où il s'avère méchant et indifférent aux besoins ou aux malheurs des autres. Luc-Antoine Diquero apporte beaucoup de finesse au personnage de Matti, qui suit avec réserve les métamorphoses de son maître et n'est pas plus dupe de ses moments de générosité que des élans de sa fille. Il fait de Matti un personnage digne, un homme qui ne peut que s'affranchir pour sortir d'une comédie dont il n'est pas le maître.

Sous des dehors de comédie brillante, *Maître Puntila et son valet Matti*, avec une finesse qui n'est pas toujours présente dans l'œuvre de Brecht, invite à mesurer le degré de soumission que l'on peut accepter face aux contraintes économiques, à refuser de se laisser écraser au travail et à prendre en main son destin. Une pièce salutaire à voir en ces temps moroses où tous cherchent à nous convaincre de notre impuissance à changer les choses.

Micheline Rousselet



Actualités / Théâtre

Par Dominique Darzacq

Luc-Antoine Diquéro

Un Matti valet maître

Devant certaines œuvres régulièrement réinvesties, il est bien difficile à la critique d'avoir un regard innocent. Dans sa mémoire, diabolise constamment sur le gril, flottent forcément des images des versions précédentes. *Maître Puntila et son valet Matti* de Bertolt Brecht, est de celles-là, marquée qu'elle fut parfois par l'empreinte de couples d'acteurs prestigieux. Notamment et pour mémoire, Georges Wilson –Charles Denner (TNP), Michel Aumont - Jean-Paul Roussillon (Comédie Française), Henri Virlojeux –Jacques Weber (TEP) Gabriel Monnet - Gilles Arbonna (CDN - Grenoble), Marcel Maréchal - Pierre Arditi (La Criée de Marseille). Voici aujourd'hui, au **Théâtre des Quartiers d'Ivry (7 janvier - 3 février)**, supportant haut la comparaison, Pierre -Alain Chapuis, Puntila et Luc-Antoine Diquéro un Matti qui fera date par ce qu'il imprime de violence domptée et de volonté froide, de distance calculée quelle que soit la situation.

Riche propriétaire terrien porté sur la dive bouteille, Puntila, homme d'affaires sans états d'âme, aussi odieux que redoutable quand il est à jeun, devient quand il est fin saouï, une bonne pâte débonnaire et généreuse, offrant à Matti à la fois sa fille et une scierie. Deux maîtres tout aussi dangereux l'un que l'autre dont le valet « est l'intime sans être dupe, autant qu'observateur dubitatif », remarque Luc-Antoine Diquéro qui assaisonne son Matti de soumission feinte et d'humour distant

Regard au bleu tranchant, le look un brin canaille qui lui font la maturité juvénile, Luc-Antoine Diquéro fait partie de ces comédiens rares qui désespèrent l'adjectif et ne se laissent enfermer dans aucun tiroir. Version au masculin de ce que fut au théâtre une Denise Gence, il peut tout jouer, les méchants, les tendres, les maris jaloux ou les volages, Sganarelle comme Don Juan, caméléon toujours crédible lestant ses personnages de cette pincée d'indicible qui fait la différence et nous embarque.

Saisi par le théâtre à l'âge de 15 ans par la grâce d'un professeur de français, il s'y engage corps et âme et sans rien dissocier, par nature, - « gamin j'ai toujours eu besoin d'un rapport au corps » - et par sa formation chez Jacques Lecoq, « qui était bien plus que le jongleur de balles dessiné sur sa porte », où « se croisaient des créateurs de tous les horizons et où la pensée était toujours en mouvement ». Une école où il a développé ensemble l'agilité du corps et de l'esprit et forgé la conviction « qu'il faut l'alchimie des deux pour comprendre et faire comprendre un texte ».

Formation déterminante pour l'apprenti comédien qui canalise un trop plein d'énergie en pratiquant les arts martiaux et décide de continuer d'apprendre sur le tas sans se laisser impressionner par les célébrités mais « par ce qu'il avait à connaître et à découvrir », acceptant « avec gourmandise », tout ce qu'on lui propose, histoire de s'assouplir l'imaginative. Passer de *La Lève* de Jean Audureau avec Henri Ronse, à *Palomar et Zigomar* de Delfeil de Ton avec Guenolé Azerthiope, exige des réajustements d'approche aussi formateurs qu'enrichissants.

Affiner le métier sur le chantier du jeu

Sur la route du jeune acteur « un peu chien fou », la rencontre avec Jorge Lavelli, qu'il retrouve régulièrement, compte parmi les plus marquantes. Avec lui, ce sera au Théâtre de la Colline notamment *Opérette* de Gombrowicz, *Greek* de Stephen Berkoff, *Comédies Barbares* de Valle Inclán, *Slave* de Toni Kuschner etc... autant de spectacles qui, outre la force des rôles qui lui étaient offerts lui ont permis de rencontrer et de se frotter à une brochette de comédiens de haut lignage : Michel Aumont, Maria Casarès, Catherine Hiégel, Denise Gence... « Je voyais là des gens d'une grande exigence, attentifs aux autres et d'une grande humilité. Nous étions de génération différente, mais j'avais le sentiment que nous parlions de la même chose. C'était, pour moi, un grand privilège de voir Denise Gence à jardin et Maria Casarès à cour, attendre leur entrée en scène. Tout à coup, il n'y a plus à parler. Juste à regarder et à prendre la leçon ». Un précieux viatique pour qui « n'entend pas séparer son métier d'humain de son métier de comédien »

Un métier qui, pour Luc-Antoine Diquéro, ne s'affine que sur le chantier du jeu et en changeant d'établi. S'en suit, forcément, une diversité d'expériences qui lui ont permis de croiser la route du gratin de la création d'Eugenio Barberio Corsetti à Alain Françon en passant par Jacques Vincey, Jérôme Deschamps, Georges Lavaudant, Stéphane Braunschweig..., autant de regards différents qui sont chaque fois une « mise à l'épreuve » de ses désirs. Et il en a, ceux qu'il garde secrets et ceux qu'il avoue, par exemple celui de jouer *Le Misanthrope* avec qui il pense « avoir des affinités », et ceux de mises en scène qu'il concrétise ponctuellement pour partager la force d'une écriture, tel *Les mots sont des fleurs de néant, je t'aime* d'après Richard Brautigan qu'il présentera à la Manufacture de Nancy au printemps prochain.

Vite repéré par le cinéma, il y fait des débuts prometteurs avec *La Balance* aux côtés de Philippe Léotard, *La crime* de Labro, *Danton* de Wajda, et participe à la réalisation de nombreux films et téléfilms, mais happé qu'il est par le théâtre, la greffe prend d'autant moins facilement que les rencontres – le sel du métier – y sont de plus en plus rares. « Aujourd'hui tout se fait par casting, on ne croise pas le metteur en scène et le travail ne nous appartient pas vraiment. Certains copains me disent « si tu veux faire du cinéma arrête le théâtre ». Je ne vois aucune raison de les écouter puisque le théâtre me donne le bonheur d'expériences porteuses d'invention, avec des rôles tellement forts ».

Le Matti de la pièce de Brecht, est de ceux-ci. « Un rôle pas vendu d'avance », et pour lequel il y faut d'autant plus la tête et les jambes que la mise en scène de Guy-Pierre Couleau, tend les ressorts de la comédie du côté d'un burlesque nerveux auquel l'ensemble de la troupe donne tout son jus. Le rire, voulu par Brecht lui-même comme excipient de l'amère pilule qu'est l'exploitation de l'homme par l'homme. En effet, à travers le duo Puntilla-Matti, la pièce, qui fait un clin d'œil à Chaplin, nous dit haut et fort « que le pouvoir est aux mains de ceux qui possèdent et qu'ils ont le pouvoir de vous écraser quand ils le décident », ainsi que le synthétise Luc-Antoine Diquéro. C'est dire qu'en ces temps de plans sociaux au nom de la rentabilité et où la finance tient en laisse la politique et met, comme en Grèce, tout un peuple à genoux, elle reste d'une brûlante actualité.



N° 2516
du mardi 26 janvier au vendredi 1^{er} février

PARIS | sortir

THÉÂTRE



avec
JACQUES NERSON

**○ MAÎTRE PUNTILA
ET SON VALET MATTI**

De Brecht. Mise en scène de Guy-Pierre Couleau.

Théâtre Antoine-Vitez

Jeudi 24, 19 heures ; vendredi 25, samedi 26,
mardi 29 et mercredi 30 à 20 heures ;
dimanche 27, 16 heures. Jusqu'au 3/2.

Brecht joue ici les bernard-l'ermite en reprenant une situation déjà imaginée par Chaplin dans « les Lumières de la ville » : un nabab généreux quand il a un verre dans le nez et sans-cœur aussitôt dégrisé. Face aux continuelles volte-face de Maître Puntila, son chauffeur Matti hésite sur la marche à suivre. Luc-Antoine Diquéro fait un excellent Matti, mais Pierre-Alain Chapuis, un Puntila très insuffisant. Surtout quand, à jeun, le gros propriétaire terrien mène son monde à la trique.

1, rue Simon-Dereure (94 Ivry-sur-Seine) ;

01-43-90-11-11.

***Maître Puntila et son valet Matti*, de Bertolt Brecht. Mise en scène de Guy-Pierre Couleau. Avec Pierre-Alain Chapuis, Luc-Antoine Diquero, Sébastien Desjours, François Kergoulay, Nolwenn Korbell, Pauline Ribat, Rainer Sievert, Fanny Sintès, Serge Tranvouez, Jessica Vedel, Clémentine Verdier. Théâtre des Quartiers d'Ivry (94). Jusqu'au 3 février 2013.**

Atrabilaire, vindicatif, rapiat, méchant, injuste ? Comment imaginer qu'il s'agisse du même Puntila, joyeux pochard noyé dans l'aquavit, la main baladeuse et le serment facile, dégoûlant de sensiblerie et d'humanité proclamée ?

Après un prologue bilingue avec traduction simultanée gaillardement mimée, la scène s'ouvre sur les lueurs d'aube d'une mémorable beuverie, dont les derniers héros sont Puntila et son vieux compère le juge, et le serveur à bout de veilles... Paraît alors Matti le chauffeur, lucide, froid, guindé dans le rempart de ses expériences de valet au service de maîtres qu'il ne connaît que trop bien. Subtilité et fuites opportunes sont conviées pour louvoyer sans trop de heurts dans ce ballet cyclique auquel se livre le maître, entre gentillesse avinée et férocité de la sobriété. A Matti de prémunir les fiancées abusées de l'ivrogne, de protéger les valets parias, de jouer les séducteurs sans tact quand le mariage promis par Puntila à sa fille est un sordide maquignonnage avec *une sauterelle* d'ambassade, l'*attaché* criblé de dettes. Ah oui, Eva, pulpeuse, provocante, un brin hystérique, qui ferait tout pour échapper au père, au prétendant, quitte à se commettre presque sincèrement avec la valetaille. Mais on ne passe pas l'examen aussi aisément...

Après l'ultime beuverie, Matti s'échappe dans le chaos final de flacons explosés, d'amours contrariées, de servitude brisée. Note d'espérance bienvenue, qui nous rappelle avec Brecht que certains chiens préfèrent la précarité hasardeuse aux aléas douloureux de la chaîne et du collier que leur serre arbitrairement un maître cyclothymique. La Fontaine le disait déjà, non ?

Pierre-Alain Chapuis est matois, hilarant et odieux à souhait, en tyran domestique et ivrogne invétéré et parjure. Face à lui, ne pliant jamais l'échine servile, Luc-Antoine Diquero, au regard si limpide mais impénétrable, campe un Matti à la mesure de ce détestable despote, esquivant avec ruse les coups tout en l'accompagnant dans la mise en scène des rêves les plus rocambolesques. La troupe qui les entoure et conforte est à l'aune de l'excellente prestation de ce duo-duel, illuminé par la voix somptueuse de Nolwenn Korbell qui en scande les épisodes par les strophes de son chant de Maître Puntila.

On s'autorise parfois le préjugé d'un Brecht didactique et pesant. La contre-preuve en est ici offerte avec brio. Les trois heures sans entracte s'envolent sans fourmis ni mal de dos... et le « rideau » tombe sur des acteurs épuisés et aussi heureux que le public à juste titre enthousiaste.



www.webthea.com

LE MAGAZINE DU SPECTACLE VIVANT

Maître Puntila et son valet Matti de Bertolt Brecht

Joyusement tonique et salutaire

Ecrite par Brecht en 1940, lors de son exil en Finlande, cette « comédie populaire », comme la qualifiait le dramaturge allemand, compte parmi ses œuvres les plus représentées depuis sa création en 1948 à Zurich et sa reprise l'année suivante pour l'inauguration du Berliner Ensemble. Inspirée de récits de l'auteure et politicienne finlandaise Hella Wuolijoki, elle présente une nouvelle évolution de la relation maître-valet souvent exploitée au théâtre depuis ses origines.

Riche propriétaire foncier Puntila est un homme à deux visages. Sous l'effet de l'alcool, il devient un être sociable et généreux. Sobre, il se drape dans son pouvoir de classe pour afficher son autoritarisme et son égoïsme en oubliant ses compagnons de beuveries. Témoin privilégié de ses transformations, son valet – chauffeur, Matti Altonen, tour à tour confident ou souffre-douleur, suivant l'état de son maître. Il sera associé aux projets de Puntila, riches en rebondissements, avant de s'affranchir de son influence dans un élan plus rebelle que révolutionnaire. Sous ses aspects joyeux ou parfois lyriques, cette brillante comédie n'échappe pas à quelques accents didactiques, mais constitue une réflexion sociale et politique pointue sur les rapports de domination ou d'aliénation liés aux contraintes économiques et à la perte de liberté. Une invitation à la réflexion et à la vigilance qui prend une résonance particulièrement sensible dans le contexte du monde d'aujourd'hui.



Puntila, écrivait Brecht, « n'est pas une pièce à thèse, son esprit se définirait plutôt comme par un synthèse de l'ancienne Commedia dell' arte et de la moderne comédie de mœurs réaliste ». La mise en scène de Guy-Pierre Couleau va intelligemment dans ce sens en intégrant différents codes de jeu adaptés à une représentation tonique et joyeuse. L'espace abstrait de Raymond Sarti, composé pour l'essentiel de panneaux mobiles de différentes dimensions, agit comme un partenaire et joue un rôle actif et évocateur des climats de la pièce sous les lumières et les ombres de Laurent Scheegans. Dans les costumes identitaires ou cocasses de Sabine Siegwalt, l'ensemble des comédiens fait preuve d'une belle unité. Parmi eux, Pierre-Alain Chapuis est un Puntila dont la truculence et l'abattage sont toutefois parfois altérés par un manque de contrastes, Luc-Antoine Diquero, apporte à Matti une présence nuancée révélatrice de ses ruses et de ses états d'âme, Clémentine Verdier interprète avec finesse et saveur Eva la fille de Puntila, promise à

un attaché d'ambassade déjanté à souhait sous les traits de Sébastien Desjours, et Nolween Korbel, la contrebandière, distille avec bonheur les chants (en V.O) sur les musiques de Paul Dessau. Une création qui s'inscrit dans la continuité d'une pensée brechtienne : « La " fable " est expliquée, bâtie et exposée par le théâtre tout entier, par les comédiens, les décorateurs, les maquilleurs, les costumiers ... » en trouvant ici une forme d'accomplissement.

Maître Puntila et son valet Matti de Bertolt Brecht, texte français Michel Cadot (L'Arche), mise en scène Guy Pierre Couleau, avec Pierre Alain Chapuis, Luc-Antoine Diquero, Sébastien Desjours, François Kergourlay, Nolvenn Korbell, Pauline Ribat, Rainer Sievert, Fanny Sintès, Serge Tranvouez, Jessica Vedel, Clémentine Verdier. Scénographie Raymond Sarti, lumières Laurent Schneegans, costumes Sabine Siegwalt. Durée 3 heures sans entracte. Théâtre des Quartier d'Ivry jusqu'au 3 février 2013. Théâtre national de Strasbourg du 19 au 27 mars 2013, Théâtre de la Croix-Rousse - Lyon du 9 au 20 avril 2013.

Publié le 21 janvier 2013 sur le site : Webthea
<http://www.webthea.com/Maitre-Puntilla-et-son-valet-Matti-3576>

COLMAR Une création de la Comédie de l'Est
Grisant Puntila

La dernière création de la Comédie de l'Est, *Maître Puntila et son valet Matti*, de Brecht, fait rire avec un texte engagé.

TROIS HEURES DE JEU sans entracte, avec un texte dense (mais néanmoins accessible), des changements de costumes et de décors incessants et quelques acrobaties : il faut avant tout saluer la performance des onze comédiens qui jouent tous les soirs *Maître Puntila et son valet Matti*, mis en scène par Guy-Pierre Couleau et présenté à la Comédie de l'Est à Colmar.

Maître Puntila, riche propriétaire terrien finlandais, superbement interprété par Pierre-Alain Chappuis, une « gueule » et une « gouaille » galabruienne, se métamorphose au contact de l'aquavit. Odieux, pingre et calculateur quand il est sobre, il devient humain, doux, compatissant sous l'effet de l'alcool. Tantôt poussant des coups de gueule, tantôt pleurant sur le sort des pauvres gens, même des « rouges ».

Lui tenant tête et lui jouant des tours, son chauffeur, Matti, incarné par Luc Antoine Diquero, très juste, représente le peuple des dominés, tout en paraissant libre.

Malin et cabot, il perce vite à jour ce milieu de la haute société finlandaise et il réussit même l'ex-



Aux fiançailles d'Eva, les rôles sont inversés. PHOTO DNA - L.H.

plot de retourner la situation dans la réjouissante scène des fiançailles d'Eva Puntila, où il met la fille de son maître à ses pieds, avec l'assentiment de toute l'assemblée de notables.

Promise à l'« attaché » (d'ambassade, semble-t-il, mais surtout « attaché » par d'abyssales dettes), Eva Puntila se laisse peu à peu séduire par ce chauffeur si libre avant de prendre conscience qu'ils ne sont pas du même monde.

La mise en scène de Guy-Pierre Couleau est particulièrement originale dans les scènes où apparaissent les seconds rôles, ces femmes misérables, qui veulent toutes épouser Puntila, ou plutôt son argent : la pharmacienne ac-

crochée à une corde, la téléphoniste en ombre chinoise, sans oublier la scène chorale où elles apparaissent ensemble aux fiançailles.

Le chant (toujours en version originale allemande) est très présent dans la pièce. La chanteuse Nolwen Korbell assure, en plus de son petit rôle, tous les intermèdes musicaux, qui donnent à l'ensemble un côté cabaret berlinois. Brecht a écrit cette comédie en 1940 dans un monde en crise. Mais ce texte, qui décrit un monde de dominants et dominés, conserve toute son actualité. ■

V.F.

► Tous les soirs jusqu'au 26 octobre, sauf dimanche et lundi.
www.comedie-est.fr